



# Mode et graphisme s'épousent

**Mudac.** Le Musée de design de Lausanne propose jusqu'au 9 juin une exposition qui met en lumière les liens qui unissent les univers de la haute couture et de la communication.

AURÉLIE LEBREAU

**L** le lien entre mode et graphisme semble si évident – difficile par exemple de trouver quelqu'un qui ne soit pas capable d'identifier le logo de Chanel – et pourtant, la relation entre ces deux disciplines reste à ce jour un champ de recherche quasiment vierge. Une institution néerlandaise, le Moti (Museum of the Image à Breda), a heureusement ouvert la voie en présentant l'an dernier une exposition baptisée *Couture graphique*. Cette vaste et passionnante démarche visant à décrypter les interactions entre ces deux domaines, et elles sont nombreuses, est maintenant présentée au Musée de design et d'arts appliqués contemporains de Lausanne (Mudac). Initiatrice de ce projet, José Teunissen – professeure et théoricienne de la mode à Arnhem en Hollande et à la University of the Arts de Londres – était présente jeudi à Lausanne pour commenter l'exposition.

Premier constat, il y a maintenant quelques décennies que l'industrie de la mode ne se concentre plus sur sa vocation première: imaginer et réaliser des vêtements. Avec l'apparition de directeurs artistiques dans toutes les grandes maisons de couture à partir des années 1980, la création a peu à peu débordé des patrons et des tissus pour se répandre sur les cartons d'invitation pour les défilés, sur les emballages, les parfums, les cosmétiques, les sacs, les chaussures. Avec à chaque fois une même volonté, proposer au client une identité graphique globale ou un «total look», identifiable au premier coup d'œil et présentant un univers particulier dans lequel l'acheteur est susceptible de se reconnaître.

## Le luxe se démocratise

Dans ce domaine, le couturier britannique Paul Smith excelle, puisque sa griffe s'est même retrouvée sur une voiture – Kenzo avait déjà défriché le chemin – ou sur un ballon. «Ça peut marcher sur n'importe quoi, même sur une bicyclette», assure José Teunissen.

Certaines maisons plus anciennes n'ont même plus besoin d'apposer leur nom sur leurs produits. C'est le cas de Burberry, fondée en 1856, dont la doubleur en tartan de l'emblématique im-



Une vue de l'exposition, avec les créations du Danois Henrik Vibskov. © MOTI

perméable beige, recyclée sur les flacons de parfums, les boîtes, les écharpes, les foulards, est devenue à elle seule une signature.

D'autres facteurs ont également poussé les grandes maisons à mieux se vendre: «Dès les années 1990, le luxe se fait plus accessible, il n'est plus seulement réservé aux stars et la communication de masse se multiplie», poursuit la théoricienne hollandaise. La montée en puissance d'internet et l'émergence des réseaux sociaux exacerberont encore ce phénomène, offrant de nouvelles plateformes à l'univers de la haute couture.

## Mode, musique, vidéo...

L'exposition montre ainsi plusieurs films réalisés pour promouvoir marques et produits. Rien de mauvais goût ou de piètre qualité ici, c'est bien la crème de la création artistique qui

sert Louis Vuitton, avec un dessin animé empli de poésie, et les autres enseignes. Ou comment les immenses moyens financiers du luxe permettent à la créativité, au sens large, de s'épanouir...

Car aujourd'hui, certains designers de mode revendiquent une action protéiforme. A l'image du Danois Henrik Vibskov, né en 1972, qui en plus de créer des habits aux imprimés très graphiques, est aussi batteur pour Trentemøller et s'investit en arts visuels dans *The Fringe Project* avec Andreas Emeinius. Il n'est de loin pas le seul à avoir une vision extrêmement large de la mode. Le génie belge Raf Simons, aujourd'hui à la tête de Dior, a toujours expliqué utiliser la musique, la décoration d'intérieur, la vidéo, les imprimés pour concevoir ses vêtements et, en fait, raconter une histoire. Et les histoires que propose *Couture graphique*

sont nombreuses et variées. Du monde du graffiti au tee-shirt qui devient le support d'un message politique ou identitaire, en passant par des graphistes engagés par des couturiers pour promouvoir une collection, un défilé, les pistes à explorer au Mudac sont passionnantes.

Comme l'est d'ailleurs la transformation du musée lausannois, repeint en noir pour l'occasion et spécialement décoré par Gjis Frieling, artiste, et Job Wouters, graphiste. Un duo qui a collaboré avec un autre géant belge de la mode, Dries Van Noten... Quant au graphiste Paul Boudens, il a également participé à la décoration des lieux. Lui aussi, basé à Anvers, est un habitué de la mode. Il conçoit notamment les lookbooks et les cartons d'invitation de Yohji Yamamoto... I

> **Mudac**, *Couture graphique*, jusqu'au 9 juin, Lausanne, [www.mudac.ch](http://www.mudac.ch)

## SADE Les lettres de Monsieur le 6

DIDIER FOLLIN

A l'occasion du bicentenaire de la mort de Sade en 2014, Jacques Ravenne rend hommage à l'écrivain. Parce que la vie du divin Marquis est un roman noir écrit par la postérité, il est temps de le (re)découvrir aujourd'hui avec un regard nouveau. Les lettres choisies par Jacques Ravenne entraînent le lecteur sur les pas d'un écrivain aux multiples visages, de ses 18 ans à sa mort, de la fin du XVIII<sup>e</sup> au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Celui qui se désigne sous l'appellation Monsieur le 6 – en référence à son numéro de cellule – passe presque un tiers de sa vie en prison, condamné par tous les régimes politiques de son temps. L'écriture devient alors un exutoire face aux rigueurs de l'enfermement et l'homme de lettres choisit de se mettre en scène dans sa correspondance.

**S'adressant à sa femme**, sa belle-mère, ses domestiques ou ses avocats, la plume aristocratique et sulfureuse du marquis laisse le lecteur s'immerger dans l'intimité des Sade, leurs bisbilles, leurs manigances, le tout enrubanné dans des formules de politesse aussi drôles que surfaites. Mésentente avec sa belle-mère, amour passionné pour sa belle-sœur, problèmes intimes et physiologiques, réflexions philosophiques, liste de lecture, rivalité littéraire, l'épistolier raconte son quotidien, ses souhaits, ses besoins, sa révolte contre l'injustice et son goût de la liberté.

**Regroupées** par tranches de vie, les lettres de ce recueil étonnent par leur diversité. Si leur brièveté facilite la lecture, elle laisse une impression de survol. Les pages se tournent, les situations se succèdent, et voilà la vie du marquis qui se dissipe dans les prisons. Cette édition d'une infime partie de la correspondance de Sade a toutefois le mérite de donner aux lecteurs à voir l'homme tel qu'il fut, au-delà de la légende dont il est depuis longtemps prisonnier. I

> **Sade**, *Lettres d'une vie*, choix de lettres établi par Jacques Ravenne, Ed. 10/18, 261 pp.

JACQUES A. BERTRAND

## Le siège de l'âme

**Entre narration** et autobiographie, le dernier roman de Jacques A. Bertrand, *Comment j'ai mangé mon estomac*, traite d'un sujet douloureux avec humour et subtilité. Anatole Berthaud a franchi la porte de l'hôpital et est devenu patient, «un individu en souffrance» qui attend dans une salle, entre la vie et la mort. Le diagnostic tombe: cancer de l'estomac, le «siège de l'âme» selon la tribu des Arakawis. «A cause d'une valvule, que les gènes associés de mes parents n'étaient pas parvenus à parachever, j'étais sujet depuis ma naissance à des remontées d'acide qui contariaient mon œsophage, se répandaient parfois en microparticules dans mes bronches, et mon estomac était porté à divers types d'ulcérations.»

Ce récit à la première personne raconte le périple d'un homme dans le monde hospitalier. En creux, son malheur n'est que l'effet d'un univers en souffrance. «Je suis d'un naturel dolent dans un monde douloureux.» Angoissé par l'état du monde, mélancolique moderne, le patient a incité son estomac à se digérer lui-même. L'ulcère troue le siège de son âme et le vomissement devient le purgatif contre la bêtise, la déficience, l'absurdité et le dysfonctionnement de la société. Hospitalisation, chimio et opération, l'âme d'Anatole Berthaud semble sur le point de se rompre.

**Ce récit est aussi** une ode à la vie, pour quitter cette salle d'attente et pour savourer la douceur de la pluie. Que nous soyons de mauvaise humeur, de mauvaise foi ou «occupés à quelque entreprise d'autophagie», l'espoir demeure. «Soit, ce monde nous dévore, mais il nous fait patienter en nous servant d'innombrables et somptueux présents.» Ironique, amusante, toujours subtile et poétique, la plume de Jacques A. Bertrand file la métaphore de l'autodigestion pour dire le mal de notre siècle. Un hymne mélancolique à la vie. DIDIER FOLLIN

> **Jacques A. Bertrand**, *Comment j'ai mangé mon estomac*, Ed. Julliard, 111 pp.

MARIE-CLAIRE DEWARRAT

## Derrière le calme de Montlabbaye

AURÉLIE LEBREAU

Le dernier roman de l'écrivaine châteloise Marie-Claire Dewarrat, *Les torts et paradoxes de Monsieur Pierroton*, pourrait bien se dérouler dans le chef-lieu veveysan. Ou dans une bourgade du centre de la France. Peu importe en fait, puisque Montlabbaye symbolise la petite ville de province par excellence. Celle où se pavane une bourgeoisie médiocre qui, en régnant sur des murs gris, quelques remparts et des jardins plus ou moins bien entretenus, éprouve un injustifié sentiment de puissance et de supériorité.

C'est dans ce décor et durant la période de carnaval, pile-poil dans l'actualité, que se développe ce roman articulé en six parties. On y découvre dans la première le fameux Monsieur Pierroton, qui «a le juron facile et le langage vert», tripatouiller son jardin. Là même où il sera

bientôt retrouvé mort le lendemain du mercredi des Cendres, dans le feu qu'il avait allumé. Mort accidentelle ou criminelle, le doute subsiste.

**Toujours est-il** que le personnage donnant son nom au titre du livre meurt très vite. C'est en progressant dans la lecture et en suivant les différents points de vue – chaque partie se concentre sur un nouvel individu ayant eu un lien, parfois ténu, avec le mort – qu'un portrait en creux de Pierroton se dessine. Peu sympathique, mais pas totalement antipathique pour autant, un peu magouilleur, mais totalement ancré dans le petit univers huilé de la cité, sans âge véritablement, ce type est, au même titre que Montlabbaye, une symbolisation de l'homme moyen. Un peu pécheur – le premier volet qui le présente s'intitule «Au jardin d'Eden, Adam» –, très

commun et, au fond, terriblement mortel.

**Et c'est bien là la force** de ce roman, insuffler une puissante dose d'universalité à une histoire plutôt banale. Marie-Claire Dewarrat excelle à dévoiler les secrets les moins avouables, à souligner les trajectoires contrecarrées, à mettre en lumière la force d'inertie d'une petite ville où la tranquillité et le quant-à-soi sont déterminants.

A travers le carnaval, qui dure finalement toute l'année, relève judicieusement l'auteure, c'est tout un monde de duplicité et de tricherie qui s'épanouit. La partie «En enfer», après le purgatoire et avant les limbes et le paradis, met en scène avec brio Basile Maillardin, «président directeur général des Etablissements Maillardin-Coquillard», qui vit une passion torride et secrète avec

un homme, tout en étant marié. Une relation qui apparaît tellement plausible tant Marie-Claire Dewarrat décrit avec justesse les rouages de bourgs campagnards, comme nous en connaissons non loin de nous.

Derrière la bienséance de façade de Montlabbaye, c'est bien une vibrante palpitation humaine que nous offre l'auteure fribourgeoise: petits rêves, grandes douleurs, sexe, mensonge et profits, le tout puisant ses racines dans les entrailles de la terre. Si le commencement des *Torts et paradoxes de Monsieur Pierroton* – 250<sup>e</sup> ouvrage publié par les Editions de l'Hèbe, qui fêtent leurs 20 ans – peut sembler abrupt en raison de ses nombreuses descriptions, la suite de la lecture coule d'elle-même. I

> **Marie-Claire Dewarrat**, *Les torts et paradoxes de Monsieur Pierroton*, Ed. de l'Hèbe, 164 pp.